

## Alexis Ravelo : Canaries en noir

### **1/ littérature et engagement.**

Je pense qu'un écrivain engagé inscrit dans son époque doit essayer d'aborder les problèmes sociaux et politiques. Un auteur a la capacité de raconter ce dont un journaliste ne peut pas parler, par exemple quand il n'a pas de quoi le démontrer, ou qu'il s'agit d'une intuition ou d'une vérité que tout le monde sait dans la rue. Il appartient aux écrivains de parler de la vérité à travers la fiction. Personne ne peut nous faire de procès parce qu'on dit la vérité, parce qu'on a proféré des blasphèmes, du moins personne ne devrait pouvoir le faire dans une démocratie digne de ce nom. Cela signifie que pouvons aller là où les journalistes s'arrêtent. Il y a des choses que les journalistes ne pourront jamais dénoncer tout simplement parce que leurs journaux ne les autoriseront pas à le faire. C'est bien connu, quand les intérêts publics s'opposent aux intérêts de ceux qui financent les médias par le biais de la publicité, ou par d'autres moyens, comme par exemple en se payant la moitié d'un conseil d'administration, cela pose problème. Rien de nouveau sous le soleil, c'est un problème qui ne date pas d'aujourd'hui. Horace McCoy, dans un roman des années 30 intitulé *Un linceul n'a pas de poches*, déclarait déjà que le journalisme était mort le jour où les journaux avait commencé à vivre de la publicité, puisque le journalisme ne consistait plus à dénoncer les salauds mais à lécher le cul des publicitaires. Certains écrivains parlent de leurs rêves, mais d'autres comme moi préfèrent parler de leurs cauchemars. Les miens sont liés aux grands maux du capitalisme. Je parle du capitalisme tel qu'on le connaît depuis le 19<sup>e</sup> siècle, avant on pouvait parler d'oppression tout court. Pour moi, le capitalisme est une forme moderne d'oppression. Un tel système, tout comme la société qui se développe autour, favorisent la prolifération des « méchants » locaux qui sont l'expression du capitalisme au niveau local, dans ton quartier, dans ton village. L'idée est évidemment d'évoquer de thèmes universels, mais quand je crée mes personnages, je choisis des modèles classiques auxquels j'ajoute des traits de personnalités empruntés aux personnes de mon entourage, ou à des gens dont je connais parfaitement l'existence. C'est inévitable : les lecteurs finissent alors par identifier le méchant de mon livre à celui de leur village. Or toi, tu ne l'as pas écrit pour attaquer une personne en particulier, pour toi c'était plutôt

un moyen de parler des contradictions d'un système que tu trouves injustes et qui condamne des milliers de gens à une vie misérable. Souvent, des lecteurs me disent : lui, il ressemble à Untel, et moi je réponds : Ah bon ? C'était pas fait exprès, je ne connais pas cette personne.

Ecrire des livres, c'est aussi enclencher une petite machine d'immortalité. Ce qui compte, c'est la postérité de ton livre, ce qui restera quand tu ne seras plus de ce monde, quand ce type que tu critiques sera enterré lui-aussi. L'important pour moi, c'est de créer des œuvres pour l'éternité. C'est ce qui nous pousse à écrire, nous autres auteurs. J'aime penser que mes œuvres finiront par transcender leurs coordonnées spatio-temporelles d'origine. J'espère de tout cœur qu'elles seront lues un jour comme des témoignages d'un monde qui n'existe plus, car j'aimerais vraiment que les choses s'améliorent.

## **2/ le roman noir**

Le roman noir permet d'analyser, et je n'ai pas dit dénoncer, la société dans laquelle nous vivons car il nous fait réfléchir à notre réalité. Un texte intéressant, c'est un texte agréable à lire, mais qui est capable de te transformer parce que d'une certaine façon, il va déranger, te forcer à réfléchir à la réalité, à ton petit niveau comme au monde qui t'entoure. Dans le roman noir, la réflexion est centrée sur le phénomène de la violence. Mon genre de prédilection, c'est le roman noir qui analyse les racines de la violence, qui s'interroge sur son origine et en propose une typologie : quel type de violence sommes-nous en train d'exercer ? Je dis bien exercer et non subir. Ce qui est intéressant, c'est le type de violence dont nous sommes les acteurs au sein de notre société. La question est de savoir jusqu'où nous sommes complices de ses violences structurales, qui sont plus subtiles mais qui sont souvent à l'origine de formes de violences plus explicites.

La spécificité insulaire : il y a un trait caractéristique qui différencie une île de tous les autres territoires. La limitation de l'espace fait que des classes sociales et des personnes très différentes sont contraintes à une certaine mixité, puisqu'elles doivent cohabiter dans le même espace. Dans de nombreuses villes, les quartiers pauvres et les quartiers riches sont très différenciés, clairement délimités, alors qu'aux Canaries, les gens se mélangent, ils vivent tous dans les mêmes quartiers. Vivre ici revient à vivre

dans un quartier populaire. Mais vous marchez deux rues et vous tombez sur un hôtel particulier. Les gens d'ici fréquentent les mêmes bars, contrairement à la plupart des villes. Ici, tout le monde se retrouve à l'hôtel Madrid, par exemple : en fin d'après midi, il n'est pas rare d'y croiser un homme politique à côté d'un pdg ou d'un maçon. L'île a ses bons et ses mauvais côtés. Le mauvais côté, c'est que tout le monde est au courant de ta vie. Les gens ont son mot à dire sur tout, et on sait bien que les rumeurs sont comme les hommes, elles mentent et courent toujours. Le bon côté, c'est que tu perçois l'être humain derrière celui qui pourrait être seulement ton ennemi. Quand je parle de « méchants » personnages, je tente d'échapper à cette caractérisation à deux dimensions. Même les plus salauds, les fripouilles que je crée dans mes romans, sont des êtres humains : ils ont leurs défauts mais aussi leurs qualités. Ça me semble plus intéressant, et même plus constructif de considérer ceux qui adoptent des postures morales différentes des nôtres de cette manière, parce que c'est la seule chose qui peut nous permettre d'échapper à l'horrible certitude de ne pouvoir les éviter. Pour éradiquer une conduite nocive pour la société, il faut commencer à considérer celui qui en est responsable comme un être humain. Le problème à mon avis, c'est quand on commence à déclarer qu'Hitler est un monstre. Hitler est un être humain comme vous et moi, et il y a eu énormément de personnes comme vous et moi, qui ne faisaient rien de mal, et qui ont participé, de forme plus ou moins passive, à l'horreur du nazisme. C'est trop facile de les transformer en monstre, d'effacer leurs discours, de penser qu'ils n'ont rien à voir avec nous, alors que nous sommes ceux qui ont permis à toutes ces choses d'arriver.

### **3/ Une voix insulaire**

L'insularité marque très fortement le travail d'un créateur. L'insularité, ou son contraire, la continentalité. La géographie qui nourrit le regard d'un créateur ou une créatrice depuis l'enfance influence son œuvre de façon très particulière. C'est inévitable. On peut être grand voyageur, ouvrir les yeux sur de nouveaux horizons, c'est ce paysage d'enfance, où notre regard s'est éduqué, qui a laissé le plus de trace sur notre narration. La hyène s'accouple une fois par an, s'alimente de charognes et rigole tout le temps. Les habitants des Canaries sont comme les hyènes, ils ne baisent presque pas, ils bouffent très mal et se marrent sans arrêt. Personne ne sait au juste de quoi on rie, mais le fait est qu'on se marre. Et je pense que cet humour caractéristique

du créateur canarien se reflète assez bien dans mon travail. Moi ce qui m'intéresse, c'est d'atteindre, au delà des coordonnées spatio-temporelles, qui relèvent toujours de la contingence si on y réfléchit, des sujets universels qui résonneront en tous lieux, à toutes les époques, et qui ont à voir avec l'essence de l'être humain, avec la condition humaine. Pour moi, le propre des Canaries et de Palmas de Grande Canarie, puisque qu'il s'agit de l'endroit où je situe la plupart de mes œuvres, c'est son essence de ville portuaire. Depuis toujours, des gens y arrivent des quatre coins du monde : des gens qui fuient, des chrétiens qui ne sont pas de véritables chrétiens de souche, des majorquais, des britanniques —l'influence des britanniques sur l'île depuis le 19<sup>e</sup> est incontestable—, des portugais, mêlés à des personnes qu'on a amenés d'Afrique au cours de l'esclavage. Cette condition de cosmopolitisme absolu, de ville portuaire avec tout ce que cela implique de trafics, de ports francs, tout cela crée un type de société très spécial. En même temps, il s'agit d'une société très cultivée, je dis toujours que j'ai inventé le personnage d'Elado Monroy parce qu'il était capable d'exprimer la vérité de cette ville ; enfin c'était ma façon à moi de l'exprimer dans mon travail. Pour moi, cette ville est comme sa ville à lui : c'est une ville savante mais mal élevée, violente mais sentimentale, pleine de préjugés et pourtant tolérante. Elle a toujours été un pont entre les cultures, et c'est sans doute pour ça que nous avons hérité du meilleur comme du pire de chaque pays d'origine. En 1920 il y avait 65% d'analphabètes. Et pourtant, toutes les compagnies d'opéra et de musique savante de New York, faisaient halte ici avant de poursuivre leurs tournées en Europe. C'est vraiment une particularité de cette ville. Il s'agit d'une communauté économiquement très frappée, avec des taux de chômages très élevés, qui n'a jamais connu d'explosion sociale, par exemple. Ici, nous avons appris à vivre avec ces problèmes. Et c'est d'autant plus curieux qu'il reste encore certains secteurs de la population, une minorité ici, qui vit extrêmement bien. C'est donc un contexte très propice aux intrigues policières. Moi, j'ai choisi de rester vivre ici, contrairement à beaucoup de créateurs qui ont préféré s'en aller, en quête d'opportunités. J'ai décidé de rester, car pour moi c'est un endroit idéal pour un créateur ou un artiste. Nous créons d'une façon très particulière, ici. D'ailleurs, de nombreux écrivains et musiciens étrangers sont venus s'installer ici. Cesar Amago est allé vivre à Lanzarote, Alfredo Echenique est venu finir ses romans ici. C'est une voix qui n'est pas périphérique, on pourrait la qualifier d'ultra périphérique, et qui réunit la culture européenne, des accents latino-américains et une façon d'être très africaine. Voilà pourquoi nous avons tant de choses à raconter.

#### **4/ Prologue et épilogue**

Quand j'ai commencé à écrire des romans, je pensais que personne ne me comprendrait en Europe, voire même en Espagne. Or je me suis rendu compte, justement, que si mes romans avaient du succès en Espagne, c'est parce qu'ils se passaient ici, aux Canaries, et parce qu'ils étaient racontés par cette voix si particulière, éloignée de l'espagnol standard. Certains de mes romans ont été édités en Argentine, au Mexique, et dans d'autres pays d'Amérique Latine, et là aussi, ils ont reçu un bon accueil. J'ai reçu des commentaires très positifs des lecteurs. C'est peut-être parce qu'en Amérique Latine, le roman noir est perçu comme un roman politique, et que les lecteurs se retrouvent dans cette façon de raconter. Aujourd'hui, nous attendons avec impatience la traduction française de mon livre *Les fleurs ne saignent pas*, qui paraîtra prochainement aux éditions Mirobole. J'ai vraiment hâte de savoir comment le public français recevra ce roman. Je pense qu'il saura l'apprécier, car le public français est habitué au style de narration que je travaille. Par ailleurs, j'ai deux ou trois projets en cours, dont un essai biographique portant sur Augustin Espinosa et la publication de *Crimen*, son œuvre emblématique. Espinosa est un écrivain de Tenerife qui a fait partie de la « Génération de 27 ».